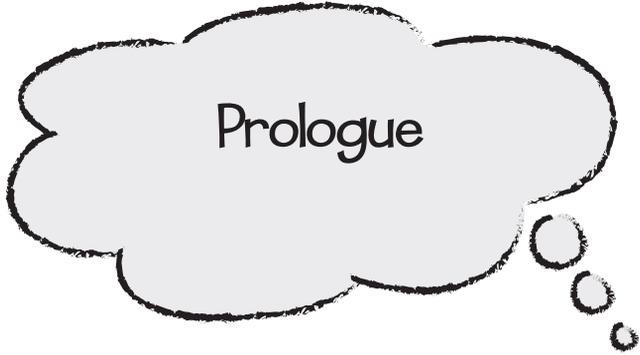


**Mes parents
sont gentils
MAIS...**





Prologue

Ils sont partout. Dans les moindres recoins de chaque ville, de chaque province, de chaque pays du monde entier, il y a des parents. Et parmi ces millions de milliers de parents sur terre, il fallait que je tombe sur eux. Je n'ai pas eu le choix. Remarquez, ils ne m'ont pas choisi non plus. Un pur hasard, tout ça.

Un coup de dés. La famille, c'est un peu comme une partie de Monopoly, mais sans la possibilité de faire des échanges.

Pour bien vous faire comprendre le drame que j'ai vécu avec mes parents, moi, Charles-Étienne Beaulieu, je dois vous révéler une partie de mon enfance. Rassurez-vous, je ne raconterai pas tout. Ce serait insupportable. Trop triste. Trop sombre. Vous diriez: «Pauvre petit Charles, ce qu'il a pu endurer, ce n'est pas une vie!» Et vous auriez raison. Et je ferais pitié. Et ce ne serait plus jamais pareil entre nous. Je vais donc m'en tenir à une seule année. Celle où j'ai compris à quel point mes parents étaient différents des autres parents.

Il y a de cela presque dix ans.



J'avais cinq ans. J'étais tout petit et surtout naïf. J'avais passé les cinq premières années de ma vie avec mes parents à la maison, à jouer, courir, manger, dormir, grandir. À être heureux tranquillement. Je n'avais jamais connu le moindre service de garde. Seulement une gardienne plutôt gentille qui venait parfois chez moi, le samedi soir, quand ma mère mettait sa robe chic et mon père, une cravate. Bref, jusqu'à l'âge de cinq ans, ma vie était sans histoire. Ma maison, un nid douillet. Mes parents, mes idoles.

Mais du jour au lendemain, tout a basculé.

Un matin, sans me consulter, sans se demander si j'étais prêt ou si je préférerais attendre encore quelques années, mes parents ont planifié pour moi un événement qui n'était absolument pas prévu dans mon horaire de petit garçon. Et même si j'ai pleuré jour et nuit sans arrêt les quatre premières semaines, y compris les samedis et les dimanches, ils n'ont pas changé d'avis. Ils m'ont emprisonné à la maternelle.

Le cauchemar de ma vie.

À l'époque, je paniquais face à tout ce qui était nouveau. Et comme, à cinq ans, la nouveauté se cache à peu près partout, loin de la maison, j'étais dans un état de frayeur permanente. Dans la classe, je subissais les pires tortures. L'une d'elles, sans doute la pire, était la séance de tapis brun. L'enseignante, qui s'appelait Claire, et qu'on appelait

madame Claire, avait la très mauvaise habitude de nous rassembler tous les matins sur l'espèce de carquette poussiéreuse pour nous poser des tas de questions.

Elle voulait toujours tout savoir de nous, de notre vie, de ce qu'on aimait, des activités qu'on avait faites la veille et de ce qu'on comptait faire le lendemain. J'étais tombé sur une enseignante indiscreète. Là non plus, on ne choisit pas. Vous en savez sans doute quelque chose.

J'aimais bien discuter tranquillement avec mon ami Max en construisant des tours géantes de blocs Lego, mais je détestais prendre la parole devant tout le monde. J'étais trop timide ou trop nerveux ou un mélange des deux. Le même drame se répétait chaque matin : je rentrais en classe, je déposais ma collation dans mon petit casier, j'allais rejoindre les autres sur la carquette et madame Claire

posait sa question piège. Aussitôt, mon cœur battait à grands coups. Je voulais être ailleurs. N'importe où. Le plus loin possible du tapis.

Comme je ne pouvais jamais échapper à la torture matinale, j'avais fini par développer deux importantes stratégies. Quand venait mon tour de parler, soit je m'empressais de répéter textuellement la réponse qu'avait formulée mon voisin, soit j'inventais carrément n'importe quoi pour me débarrasser de la question et pouvoir aller jouer tranquillement. Ce qui revenait à peu près au même, quand j'y repense. Habituellement, je m'en tirais plutôt bien. Madame Claire n'insistait pas. Elle ne tentait même pas de savoir si j'avais dit la vérité. C'était parfait pour moi.

Mais un matin, un triste matin gris, moche, sombre et venteux, c'est du moins le souvenir que j'en ai gardé, madame Claire nous a demandé de parler de nos parents. De leur

métier. De ce qu'ils faisaient dans la vie. Pour mes 14 amis assis en cercle, la réponse se résumait en quelques mots. Les parents de Coralie vendaient des maisons, la mère de Max des assurances, celle de Flavie fabriquait des chocolats et le père de Thomas des armoires. Croyez-moi, c'est vraiment bien d'avoir des parents qui font des trucs dont personne ne pourrait jamais se passer dans la vie, comme des armoires ou des chocolats. Avec les miens, c'était un peu plus compliqué.

Ce matin-là, j'ai figé.

– Toi, Charles-Étienne? a demandé madame Claire. Que font tes parents?



Elle a répété la question trois fois. Comme si je ne l'avais pas entendue. Je n'étais pas sourd, j'étais paralysé. Personne ne m'avait prévenu qu'à la maternelle, les questions pouvaient être aussi compliquées. On m'avait vaguement glissé un mot au sujet de la gouache, de la colle et des ciseaux. Je savais qu'il fallait faire des tas d'activités complexes, comme des boucles avec nos lacets, retenir des comptines par cœur, retrouver son casier, ne pas perdre sa boîte à lunch et monter à bord d'un autobus jaune sans trembler. Mais personne ne m'avait prévenu qu'il faudrait que je parle de mes parents devant tout le monde.

Je n'étais pas prêt pour l'école, finalement.

- Ta maman et ton papa, Charles? Ils font quoi dans la vie? insistait toujours madame Claire.

Mes 14 amis trouvaient que je prenais trop de temps. Je le voyais bien. Max avait la bougeotte, Flavie relaquait le coin de poupées, Thomas était déjà debout. Les autres avaient tout plein de projets avec la pâte à modeler, moi, j'avais celui d'abandonner définitivement les études.

- Charles-Étienne?

Elles sont vraiment tenaces, les enseignantes. Avec les années, j'ai compris que c'est une de leurs principales qualités. Sinon elles ne seraient pas des enseignantes; elles feraient des armoires ou des chocolats.

- Charles... c'est long!

Quoi dire? Affirmer, comme l'avait fait mon voisin, que mon père était pompier? Non. Cette fois, je ne pouvais pas. Cela risquait de m'occasionner des problèmes. Les pompiers se connaissaient sûrement tous et puis, un jour ou l'autre, madame Claire

finirait par rencontrer mes parents, elle demanderait à mon père de lui raconter le dernier incendie et je serais pris au piège. Il fallait que je pense vite. Très vite. Mais ce matin-là, j'étais encore plus nerveux que les autres matins. Je n'arrivais même pas à réfléchir. J'ai donc choisi de dire la vérité, tout simplement. J'ai regardé madame Claire dans les yeux et, le plus naturellement du monde, j'ai répondu :

– Mes parents, ils font rien.

Éclats de rire.

Parfois, la nuit, je les entends encore s'esclaffer, mes 14 amis qui n'en étaient pas vraiment. Évidemment, aujourd'hui, je me dis que j'aurais dû m'efforcer de trouver une réponse. Mentir. Faire semblant. M'inventer un papa détective et une maman astronaute. Mais j'ai manqué de courage... ou d'imagination, peut-être.

– Ton papa ne travaille pas ? a continué madame Claire en changeant le ton de sa voix. Ta maman non plus ?

– Non, j'ai encore répondu.

– C'est vrai ! a vite renchéri Max, mon meilleur ami. J'habite juste en face de chez lui et les parents de Charles, ils sont toujours à la maison. Tous les jours. Même le matin, même le midi, même l'après-midi. Toujours, toujours là. Ils ne vont jamais, jamais, jamais travailler.

Et j'ai ajouté :

– Vous pouvez téléphoner, si vous voulez la preuve. C'est certain qu'ils sont là.

Madame Claire a esquissé un drôle de sourire triste. Ensuite, elle a modifié sa question, juste pour moi.

– Et toi, mon beau Charles-Étienne ?

- Moi?

- Tu feras quoi, quand tu seras grand?

- Des armoires! j'ai immédiatement répondu.

N'importe quoi, finalement.

2

Le macaroni à rien

Quand on est tout petit, on croit naïvement qu'ailleurs, c'est comme chez nous. Qu'on retrouve dans toutes les maisons les mêmes menus, les mêmes habitudes, la même façon de vivre, les mêmes sortes de parents. Évidemment, un jour ou l'autre, tout le monde finit par s'apercevoir qu'ailleurs, c'est différent. Mais il y a vraiment de quoi s'affoler quand on constate que c'est à peu près semblable partout... sauf chez nous.